

IL RISQUE DE PLEUVOIR

DU MÊME AUTEUR

Territoire interdit

nouvelles
Syros, 1995

Bonne année!

nouvelles
Éditions du Toit, 1999

Notre aimable clientèle

roman
Denoël, 2005

Fiction & Cie



Emmanuelle Heidsieck

IL RISQUE
DE PLEUVOIR

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-095350-4

© Éditions du Seuil, février 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

J'ai été expulsé le 10 octobre 2006.

C'est le début de l'automne. Il fait doux et sombre. Je me mets au premier rang, là, oui, non, au deuxième, au deuxième. Il y a de la place au premier rang, pourtant. Là, sur le côté droit, il y a des chaises vides. C'est mieux au deuxième, c'est parfait. Tout de même, j'aurais pu. J'y suis, voilà. D'un pas assuré au deuxième rang, sans hésitation, c'est ce qu'il fallait faire. C'est idéal, je suis bien là, certainement.

Me voici, debout, comme tout le monde, bien droit, ne pas se voûter, croiser les mains, attendre, regarder droit devant. Qui sont mes voisins dans ma rangée? Je les connais, oui, bien sûr, les cousins. Un bref salut, en clignant des yeux. Ils esquissent un sourire en retour. Soulagement infini, je suis à ma place. Tout est normal. J'ai bien

fait de choisir le deuxième rang. Je porte un costume gris anthracite, des boutons de manchette de chez Chaumet, une cravate bleu foncé unie pour éviter le noir, des Lobb, le cuir impeccablement vieilli, cela fait des jours que je pense à ma tenue, il fallait une élégance indiscutable sans exagération, des chaussures dépoussiérées mais pas cirées, pas brillantes surtout. Je n'ai pas pris mon imperméable Renoma. Il risque de pleuvoir aujourd'hui, je préférerais être en costume, ne pas être encombré.

Normalement, j'avais une réunion «*Assurances: payeurs avisés ou payeurs aveugles?*». Je me suis fait excuser. Je la préparais depuis trois semaines. Cela fait partie des imprévus non négociables. J'ai prévenu que l'on ne compte pas sur moi au bureau avant 18 heures-18 h 30. Il est presque 14 heures. J'ai peut-être vu un peu large, tout dépend.

J'ai remarqué sa voiture garée devant, sur le trottoir, interdiction de stationner, il s'en moque, avec un chauffeur, on ne voit qu'elle, je l'ai longée pour atteindre les marches, comme je l'imaginai depuis des jours. Non, je l'imaginai devant, mais bien garée. Pas en épi sur le trottoir, gênant le passage.

Cela va bientôt commencer, c'est impressionnant, c'est noir de monde.

Il faut rester immobile. Regarder devant, toujours. Pas sur le côté gauche où ils sont, au premier rang, naturellement. Je les ai immédiatement repérés en arrivant. Ce qui m'a permis de viser la partie droite, en longeant l'allée latérale, d'un air déterminé. De toute façon, je suis incroyablement chic, je connais par cœur ce genre de circonstances, j'apprécie l'intensité du moment, il se passe quelque chose, c'est bien, je suis à l'aise, dans mon élément, même s'il faut juste afficher une légère distance, sans indifférence. C'est un de mes plus beaux costumes, je l'avais acheté sur mesure à Savile Row, chez Huntsman. La pochette Charvet est très bien choisie. Une sorte de bordeaux foncé incrusté de motifs. Il y a un monde fou, cela me rappelle pour Laurent, trente-cinq ans. Je ne sais pas pourquoi, je vois en flash Stéphane Audran, un peu tendue, d'une voix autoritaire: «Moi, si ça ne vous dérange pas, je préfère rentrer à la maison. Vous pouvez me raccompagner?»

Mes enfants sont juste derrière eux, au deuxième rang. Nous nous sourions de loin d'un air entendu. Delphine est accompagnée de son dernier «boy friend», comme elle dit. Trente-deux

ans, pas mariée, pas d'enfants. Je l'imaginai dans une vie plus... stable, plus... simple. Elle est jolie, c'est vrai. Elle fabrique n'importe quoi, ce type n'a aucun intérêt. Guillaume est avec sa femme et sa fille de trois ans. Trente ans, diplômé de Sup de Co Angers, sans emploi actuellement. Je ne comprends pas bien pourquoi.

J'ai la lettre d'expulsion dans ma poche. Elle est arrivée ce matin. J'ai trois mois pour déménager. Mon immeuble, rue Galilée, vendu à la découpe. Je ne vais pas en faire un drame, mais tout de même.

Non, on se décale dans ma rangée. Il faut se déplacer sur la droite pour les parents des cousins arrivés précipitamment par l'allée centrale. Me voilà à l'extrême bout, un énorme pilier me barrant la visibilité aux trois quarts. Faire comme si de rien n'était, une mine inspirée, je ne vois quasiment plus rien, impossible de comprendre ce qui se passe. Que dit-il? Ça commence? Je n'entends pas si je ne vois pas. Un brouhaha. J'ai besoin de voir le visage, l'expression du visage pour suivre les paroles. Un bruit de chaises, les cousins marmonnent. Ça y est. Tout le monde s'assied. Je m'assieds aussi. Ça commence.

Assis.

« Le Tsunami, c'est bon pour les assurances. » Non, il ne l'a pas dit. Ce n'est pas possible. Si, si, il l'a dit. Non, c'est de la médisance, ce n'est pas vrai. Si. On m'a dit qu'il l'avait dit. La personne qui me l'a dit n'a pas menti. Elle m'a dit « Tu ne sais pas ce qu'Alexandre m'a dit ? ». Il faut admettre qu'il l'a dit, c'est tout. Ne pas regarder dans sa direction. Viser en biais, je peux de la sorte repérer ceux qui sont à ma hauteur de l'autre côté.

Il y a Henri Boissière, juste sur le bord. Henri Boissière. Il n'a pas l'air très en forme. « Boissière, encore vous. » Nous étions ensemble à Franklin, de la sixième à la terminale. Encore ensemble en prépa, à Ginette. Moi, j'ai fait l'Essec, lui l'ESCP. Il était petit, indiscipliné et insolent. Ce qui, au

final, était très bien vu par les jésuites. Le signe d'un caractère affirmé et puissant. « Encore vous », avec ce mélange d'indignation et d'ironie. « Vous êtes collé samedi matin, Boissière, trois heures. » Au basket, il était d'une rapidité surprenante, se faufilant, minuscule. Moi, j'étais bon. Lui, spectaculaire. Comme au tennis. Toc, toc, toc, toc, toc, toc, toc, toc, toc, toc, toc, toc, toc, ... « Faute, faute, jeu. 7-5. On change de côté? Tu as le soleil dans les yeux? » Il m'écrasait toujours poliment. On jouait au Tir ou dans leur maison en Normandie. J'y passais des week-ends. On ne s'est pas vu depuis dix ans au moins. Cela fait des lustres. Qu'est-il devenu? Je n'ai pas spécialement envie de le croiser à la sortie. Toujours me justifier.

– Moi : « Oui, ça va bien. Oui, je suis toujours rue Galilée. Enfin, plus pour longtemps. Tu ne sais pas ce qui m'arrive, mon immeuble vendu à la découpe. »

Non, il va s'apitoyer. Dire plutôt :

– Moi : « Oui, ça va bien. Oui, je suis toujours rue Galilée. Mais je vais bientôt déménager. L'appartement est devenu trop grand. »

– Lui : « Tu vis toujours seul? Je sais que tu ne

t'es pas remarié. Inès me l'a dit. Mais je pensais que, peut-être, tu avais quelqu'un dans ta vie. Tu t'installes où ? »

– Moi : « Et toi ? Toujours avec Aude ? » C'est à ce moment-là qu'il faut sourire, un large sourire pour avoir l'air content, vraiment content pour lui. Et éviter la déroute. Ne pas le croiser, ahhh, il faudra bien pourtant dire bonjour. Allons. Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai mené des combats plus difficiles. Quelle importance, cet Henri Boissière. À 18 heures, c'est fini. Peut-être avant, je ne sais pas exactement.

Six ans déjà qu'Inès est partie avec Alexandre. Ils sont là, au premier rang, sur la gauche. Impeccables, forcément. Je ne pouvais pas ne pas venir. Mais, si j'avais été en voyage, très loin, j'aurais pu éviter. Non, on m'aurait contacté, je serais rentré, on y aurait vu mon regret, mon implication, une sentimentalité déplacée. Il n'y a rien de plus normal. Je suis venu en 63, sept stations. On ne va pas en faire toute une histoire. Je me devais d'être là. Mais les voir, côte à côte, aujourd'hui, je m'en passerais, oui, je m'en passerais. Mon épouse. Je ne m'étais pas projeté en « divorcé ». Ce pilier qui m'empêche d'entendre. Où en est-on ?

IL RISQUE DE PLEUVOIR

Je ne sais pas ce que j'ai ressenti quand elle est partie, difficile à dire. Le vide. La posture du célibataire. On peut s'en sortir de nos jours. C'est très courant. Des milliers de femmes seules qui me tournent autour. C'est plutôt distrayant. Moderne. Une touche de modernité, dans une trajectoire ultra-classique, cela fait son petit effet. Cela me convient assez, finalement, des relations sans cohabitation, des liaisons. Mais il faut avaler le spectacle de ces deux-là, comme si depuis toujours ensemble, la mère de mes enfants avec cet homme, ma fille et mon fils, derrière eux, derrière la mère. Moi, de l'autre côté, il faut supporter. Mais qu'est-ce que j'ai à prendre tout au sérieux ? Quelques heures et ce sera oublié. Ce n'est pas si mal, de temps à autre, de revenir sur le passé.

Debout.

Oh, Henri Boissière reste assis. Il est peut-être malade. Comme quoi je ne suis pas forcément le plus à plaindre. J'irai le saluer tout à l'heure. Je le vois encore me mettre un plateau dans les mains, « Passe les petits-fours, passe ce plateau ». Une réception après la cérémonie, le décès de sa fille, une tragédie, le plateau en argent qu'il me tend violemment, camarades de classe. Je n'ai pas passé les petits-fours. Pour Paul Barida, un grand helléniste, ils ont fait le cocktail dans un hôtel après, pour les « intimes ». Jusqu'au dernier moment, je me demandais. Ouf, les « plus proches », j'y étais. Quelle angoisse. Et pour ma cousine Sophie, nous devons les rejoindre dans l'appartement de la catastrophe, là où elle s'était

électrocutée. Alors ça, vraiment. « Pour un vêtement difficile à porter, cela vous va à ravir », je vois en flash Lino Ventura en queue-de-pie. Mais non, c'est une scène de mariage. Je me souviens du mari de Sophie. J'ai tendu mon verre et il a débouché le champagne, la bouteille un peu penchée, le bouchon qui tourne lentement, je retiens mon souffle, très lentement, délicatement, qui se dégage doucement. Il verse le champagne, c'est parfait, la chevalière de travers comme il se doit, impassible. Et là qu'est-ce qu'ils ont prévu après ? Je suis convié, bien sûr. Suis-je convié ? Vingt ans de mariage. Deux enfants. Je connais tout le monde ici. Il y aura forcément une appréhension. Mais je ne me vois pas signer dans le registre et rentrer. Se retrouver avec eux deux. Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'y aller. J'aurais dû y penser.

D'habitude on suit le mouvement. « Bien sûr, tu nous rejoins place de l'Alma, il y a un petit truc après », « On te voit tout à l'heure », « Tu as le temps de passer à la maison ? », « On se retrouve chez Julie, c'est chez elle que cela se passe », « Tu as le code de la rue Vaneau ? Dans une demi-heure, le temps de se garer, à tout de suite ». C'est tou-

jours impromptu, j'aurais dû étudier la question, y réfléchir calmement. Je me sens incapable de trancher. Je ne vais pas me laisser porter par le courant comme une vieille branche. Il faut que je décide. Je suis invité, naturellement. Le suis-je ? Il n'y a pas réellement d'invitation. Habituellement, pour un cocktail, le carton est envoyé trois semaines à l'avance, « Réponse souhaitée », « Monsieur et Madame Alexandre Cadassus recevront... », traiteur, nappes, tables, chaises, tableaux, parquet, déguisements, non pas déguisements, cinq cents canapés froids pour cinquante personnes, deux cent cinquante pièces chaudes, pains-surprise, jambon, poularde découpée en cubes et reconstituée, œufs en gelée, non, je prendrais plutôt de la terrine de poisson mayonnaise au citron, oh, un buffet antillais, accras de morue, russe, koulibiac de saumon, vins rouges frais 10°, un peu corsés 12°, une bouteille de whisky pour dix personnes... Je sais qu'elle a tout préparé, et hop, à la volée « Tu nous rejoins, bien sûr », ou rien, pas un mot, « C'est gentil d'être venu, Antoine ».

Que va-t-il se passer ? Que va-t-il se passer ? Certains événements ne peuvent pas être anticipés.

C'est la base de tout raisonnement rationnel. Je le sais. Je l'enseigne. Je ne vais pas me mettre dans cet état. Cela ne me ressemble pas. L'indifférence, j'ai toujours tout traversé grâce à ma formidable indifférence. Recul, amusement, imaginer une magnifique journée, magnifique, excellente, je me débarrasse de cette légère tension en imaginant une journée magnifique, excellente, ça va marcher. « Pour les objectivistes en probabilité, tout événement non susceptible de se reproduire dans des conditions identiques n'est pas probabilisable », c'est ce que j'enseigne. Si je pense à autre chose, si je pense à mon cours, « Il est impossible de calculer à partir de principes fréquentiels la probabilité qu'une maison a d'être détruite par un incendie dans une région donnée, à une époque donnée... ». Ça va marcher. On dirait qu'ils s'agitent devant moi. Que se passe-t-il? Ils prennent tous le petit papier posé, là, ils se mettent à chanter, chanter.

Debout.

Au cours du séminaire *Le Risque santé, quelles opportunités?*, Alexandre Cadassus avait été très bon, il faut l'avouer. C'est un X-Mines, brillant, très brillant. Deux cents personnes dans la salle, salon Hoche, dans le 8^e, quatre intervenants à la tribune, la direction opérationnelle du groupe d'assurances Ganax, leader en France, le gratin.

– Le premier, le P-DG Jacques Chevrier, très à l'aise, donne le ton : « Je commencerai par un proverbe chinois "Ce sont les gens qui marchent dessus qui tracent la route". Il est évident que notre souci à tous est l'accès aux "données de santé". Mais, nous sommes sur un terrain miné. Dire aux citoyens français, "les assureurs veulent les don-

nées de santé”, ce n’est pas politiquement correct. Donc, il faut rappeler que les “données de santé” correspondent à des dépenses de soins. À partir du moment où nous remboursons ces frais, nous pouvons légitimement exiger de savoir à quelles pathologies ils correspondent.»

– Alexandre Cadassus, directeur général : « Effectivement, nous sommes tous d’accord. Moi non plus, je n’ai pas envie que l’on vienne fouiller dans mon dossier médical. Il faut de la diplomatie. D’ailleurs, comme dit le proverbe chinois “La rose n’a d’épines que pour celui qui la cueille”. Au sein de la Fédération des assureurs, nous considérons comme prioritaire l’accès à ces données. Cela prendra peut-être dix ans, mais nous les aurons. Il faut une génération pour changer un système de santé. Je vais vous faire un bref rappel des étapes déjà franchies. 1. Fin 2002, nous avons convaincu le ministre de la Santé de commander un rapport sur le sujet. 2. Nous avons pris parallèlement contact avec la CNIL. 3. Le rapport ministériel est remis en juin 2003, et préconise des expérimentations. 4. Cinq compagnies d’assurances se lancent dans les expérimentations, pré-

lude à un accès libre à ces données. Les essais doivent démontrer que les transferts d'information peuvent être développés de manière sécurisée. Mais, je passe la parole à Étienne de Lamarelle pour l'exposé sur la sécurisation. Merci. »

– Étienne de Lamarelle, directeur général adjoint: « Je suis désolé, je n'ai pas de proverbe chinois. Mais voici où nous en sommes. Nous avons mis en place, en accord avec la CNIL, une technique dite de "traitement furtif automatisé". C'est expérimental, je le rappelle. L'entrée en vigueur n'est pas encore programmée, comme vient de le souligner Alexandre, compte tenu des résistances. Mais le procédé est quasiment prêt: les feuilles de soins reçues transitent par un service central qui les anonymise puis nous reviennent avec les deux volets, la partie dépense de soins et la partie diagnostic du médecin. C'est une révolution, pour nous assureurs, de pouvoir enfin savoir pourquoi tel médicament a été prescrit. Quelle est la maladie? Quelle est l'affection? Nous étions des payeurs aveugles, nous serons des payeurs avisés. Car, bien sûr, grâce à cette formidable avancée, nous allons enfin pouvoir contrôler la per-

tinence des ordonnances et réaliser des économies sur les traitements superflus, inconsiderés ou mal adaptés. Les médicaments représentent 30 à 40 % de nos remboursements, c'est un enjeu majeur pour les années à venir. Il y a moyen de lever l'anonymat en cas de litige, grâce à des techniques de hachage. Je vous remercie.»

– Antonin Le Goff, directeur financier: «J'ai cherché un proverbe chinois et j'en ai trouvé un "Rire trois fois par jour rend inutile tout médicament". Je voudrais juste préciser que nous sommes à un moment décisif de notre histoire. Le moment est venu de réinventer le métier d'assureur. Cela va être une énorme opportunité pour responsabiliser les clients, pour changer les comportements. L'accès à ces données va nous apporter un nouveau souffle. De toute façon, on a besoin d'automatiser pour optimiser l'utilisation des cotisations des clients. C'est un argument à ne pas oublier. Alexandre, tu veux conclure?»

Alexandre Cadassus se pencha vers son micro, un sourire rassurant éclairant son visage, et tranquillement lâcha sa conclusion: «J'entends que

IL RISQUE DE PLEUVOIR

surtout je ne regarde pas du côté de la belle-mère de mon ex-femme, je ne regarde pas sur la gauche cette dame qui doit se demander, et nous glissons, essuie-glaces à capteur de pluie, nous glissons rue Saint-Dominique, sans un mot, je ne connaissais pas le démarrage sans clé, nous glissons boulevard Saint-Germain, je ne peux pas articuler, je suis pris au piège, sans pouvoir bouger, quand soudain, je la vois, j' imagine Marina en train de rigoler et de dire au chauffeur, « Dis-moi, il te traite bien ton patron, au moins? », je la vois rire, je ne vais pas tenir, je sens que je ne peux plus lutter, et la détresse m' envahit pendant que nous glissons vers le petit truc après.

